

Ça commence aujourd'hui
Révolte contre l'injustice
Ça commence aujourd'hui, France 1998, 118 minutes

Martin Delisle

Numéro 205, novembre–décembre 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59318ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Delisle, M. (1999). Compte rendu de [*Ça commence aujourd'hui* : révolte contre l'injustice / *Ça commence aujourd'hui*, France 1998, 118 minutes]. *Séquences*, (205), 32–33.

tableaux, dans la variation de perspective d'un témoin à l'affût d'imperceptibles signes permettant de percer les apparences. Les ressorts du langage cinématographique lui permettent de reconstituer la fureur du point de vue si caractéristique à l'œuvre proustienne, mais la ténuité de ce fil conducteur, aussi impalpable que volatil, communique au spectateur une sensation de vertige assez troublante. D'une part, la mosaïque narrative et temporelle agacera le spectateur peu ou non familier avec l'œuvre proustienne. Face à la multiplicité des personnages, toujours à peine effleurés par un regard, une oreille, un souvenir — et toujours de l'extérieur —, il se perdra, ne décèlera pas les imperceptibles signes proustiens. D'autre part, le spectateur familier avec l'œuvre regrettera l'épaisseur énonciative du texte, c'est-à-dire le jeu des rapprochements, des distanciations, des hypothèses et des jugements qu'elle soulève et qu'a négligé le cinéaste. Ainsi, lorsqu'un Charlus desséché se prosterne devant Mme de Saint-Euverte, une femme que jadis il exérait, il plaindra le non-lecteur qui ne goûtera

Ça commence aujourd'hui

Révolte contre l'injustice

Bertrand Tavernier fait depuis quelques années un cinéma beaucoup plus social et dénonciateur que par le passé. Même s'il a déjà dévoilé certaines injustices dans des documentaires comme *Mississippi Blues* (1983) ou des fictions comme *La Vie et rien d'autre* (1989), le cinéma lui sert maintenant essentiellement d'outil d'accusation et de revendication. Cette démarche a commencé en 1992 avec *L.627*, un film portant sur une escouade policière anti-drogue, réalisé suite aux problèmes de son fils avec les stupéfiants. Puis, ont suivi *L'Appât* (1995), *Capitaine Conan* (1996) et un documentaire sur la banlieue parisienne, *De l'autre côté du périph'* (1997).

Ça commence aujourd'hui se passe dans le Nord-Pas-de-Calais, à Hernaing, une commune où le taux de chômage se situe à 34% suite aux nombreuses fermetures des mines «en plein pays de *Germinal*», pour citer un personnage du film. Fils de mineur, Daniel Lefèvre est devenu directeur d'école maternelle et exerce avec passion son métier d'instituteur. Malheureusement, il se voit souvent forcé de se mêler de la vie privée de gens trop démunis, de dénoncer les services sociaux et de se mesurer à des politiciens qui ne veulent pas entendre parler de ses difficultés.

Ce film pourrait passer pour un documentaire, tellement il transpose bien la réalité sous une allure de fiction. Mais, jamais un documentaire n'aurait pu avoir un tel impact et aller autant au fond des choses. On n'aurait pas entendu la moitié des propos dits dans ce film, les gens auraient eu peur, n'auraient pas osé dénoncer le système, les institutions ou certains individus. Il en aurait résulté un documentaire assez général, comme il en existe tant, sur la triste situation dans les écoles. Il s'agit bien ici d'un film de fiction complètement construit à partir des souvenirs de Dominique Sampiero, écrivain et directeur d'école originaire de la région même où le film a été fait. Il en ressort

pas toute l'ampleur de la surprise, de la fascination et de l'amusement que ce geste provoque chez le narrateur, ampleur que la réplique de Jupien: «Vous la détestez», ne peut commencer à rendre. **S**

Dominique Pellerin

1. Pietro Citati, *La Colombe poignardée*, traduit de l'italien par Brigitte Pérol, Éditions Gallimard, 1997, p. 358.

LE TEMPS RETROUVÉ

France 1999, 162 minutes — **Réal.**: Raoul Ruiz — **Scén.**: Gilles Taurand, Raoul Ruiz, d'après l'œuvre de Marcel Proust — **Photo**: Ricardo Aronovich — **Mont.**: Denise de Casabianca — **Mus.**: Jorge Arriagada — **Son**: Philippe Morel — **Déc.**: Bruno Beauge — **Cost.**: Gabrielle Pescucci, Caroline de Vivaise — **Int.**: Marcello Mazzarella (le narrateur), Patrice Chéreau (voix de Marcel Proust), Emmanuelle Béart (Gilberte), Catherine Deneuve (Odette), Vincent Pérez (Morel), John Malkovich (Charlus), Pascal Greggory (Saint-Loup), Chiara Mastroianni (Albertine), Elsa Zylberstein (Rachel), Marie-France Pisier (Mme Verdurin), Christian Vadim (Bloch), Édith Scob (Oriane de Guermantes), Monique Mélinand (la grand-mère) — **Prod.**: Paulo Branco — **Dist.**: Lions Gate.



Un regard fort sur la vie privée des gens démunis

forcément la misère, la pauvreté et le désespoir des gens qui y vivent, tout comme l'inefficacité du corps enseignant à pouvoir résoudre tous les problèmes. L'argent manque, les services sociaux sont débordés, les gouvernements préfèrent investir dans le tourisme plutôt que dans l'amélioration du sort des chômeurs et l'EDF («Électricité de France») coupe le courant aux gens qui ne paient pas leur compte, juste avant l'hiver — pendant, la loi l'interdit —, les forçant à vivre avec leur famille dans le froid et la noirceur. Bref, Tavernier allume un vrai baril de poudre et ne ménage pas ses effets¹.

Le travail de l'image contribue à l'impression de documentaire filmé sur le vif et ne peut être passé sous silence. Alain Choquart, le directeur photo, travaille avec beaucoup de mobilité et de vitesse dans certains plans. De plus, on a tout au long du film le respect des enfants. On les filme à leur hauteur, jamais on ne les écrase par des prises de vues en contre-plongée. De plus, les scènes dramatiques sont tournées en plans longs ou en plans-séquences, pour ne pas avoir à interrompre l'action. Cela donne une réelle authenticité au jeu des bambins. En découpant une scène et, par conséquent, le dialogue, en les forçant à refaire un geste ou redire une phrase pour un plan serré, on aurait faussé le jeu et la spontanéité de ces enfants qui font leurs débuts au cinéma.

Pour jouer dans de telles conditions, il fallait un acteur solide pour bien encadrer les enfants et pour pouvoir réagir selon la direction qu'ils donnaient à une scène. Pour interpréter le rôle principal, Tavernier a misé sur Philippe Torreton qui l'accompagne dans ses films depuis *L.627*. Il a gagné son pari. Cet homme crève l'écran à chaque apparition. Son personnage alterne entre l'instituteur gentil, efficace, patient et pédagogue avec les enfants et le directeur d'école excédé de devoir jouer aux pompiers à chaque crise qui survient parce que les services institutionnels ne font pas leur travail.

Néanmoins, Tavernier a fait de son personnage quelqu'un de trop parfait, voire un saint. Daniel Lefèvre fait penser aux preux chevaliers du Moyen Âge, toujours prêts à voler au secours de la veuve et de l'opprimé. Il commet bien quelques erreurs en cours de route, comme de ne pas savoir comment réagir aux agissements de son beau-fils et, surtout, de manquer d'écoute envers une mère qui vient visiblement à lui comme dernier recours avant de commettre un acte irréparable, mais son personnage reste unidimensionnel. Cela donne parfois l'impression que tous les torts incombent à d'autres: aux parents parce qu'ils n'en peuvent plus de vivre dans la misère, aux services sociaux parce qu'ils ne répondent jamais à l'appel et aux gouvernants parce qu'ils s'en foutent. Dommage, car ce traitement dilue un peu les propos d'un film qui se veut percutant et dénonciateur.

De plus, Tavernier distrait en faisant de Daniel Lefèvre un écrivain, ce qui donne lieu à des passages de narration en voix hors champ qui ne semblent pas toujours coller au sujet du film. À la limite, certaines envolées deviennent même un peu agaçantes par leur longueur et leur teneur parfois trop poétique par rapport aux images sur lesquelles on les a apposées.

À mort la mort!

Hécatombe les filles et tais-toi

La réussite d'une œuvre de fiction n'est pas toujours, loin s'en faut, proportionnelle au degré de sympathie que dégagent les principaux protagonistes. Dès les premières minutes d'*À mort la mort!*, le personnage de Thomas, interprété par son alter ego le réalisateur Romain Goupil, m'a pour ma part irrité; sa voix traînante, sa fausse nonchalance assortie d'une arrogance bon teint me hérissaient. Était-ce dû à la personnalité même de Goupil, ce non-acteur qui se mettait en scène véritablement pour la première fois [après des apparitions dans ses docu-fictions *Mourir à trente ans* et *Lettre pour L...*]? Thomas, éditeur désinvolte, père *cool* de turbulentes fillettes, est un jeune quinquagénaire imbuvable, beau parleur qui semble incapable de tisser avec les femmes de son entourage des rapports basés sur autre chose que des aphorismes creux. Pour lui, tout est prétexte à jouer. Il faut sans doute à un créateur comme Goupil une bonne dose de narcissisme pour ainsi mettre en valeur son côté manipulateur. Mais, je me laisse aller à faire le procès moral de Goupil, à moins que ce ne

Nonobstant cela, on ne peut nier l'importance de *Ça commence aujourd'hui*. Certes, ce film dénonce une situation qui prévaut dans une région de France particulièrement démunie, mais on se rend vite compte de sa portée universelle. Quand on voit ce qui se passe un peu partout dans le monde, y compris dans les pays riches, avec les réductions des sommes allouées à l'éducation, à l'aide pédagogique et aux services sociaux, il fallait que quelqu'un tire la sonnette d'alarme. Nos écoles ne peuvent non plus suppléer à l'absence ou au désintérêt des parents pour leurs enfants: elles n'ont pas été créées pour cette raison. Ce film doit être vu non seulement pour tout cela, mais aussi pour les très beaux portraits d'enfants, seuls ou en groupe, inactifs ou concentrés en pleine comptine à imiter les gestes de l'instituteur, portraits qui nous restent en mémoire de façon touchante et attendrissante même quand toute discussion sur le fond est terminée. **§**

Martin Delisle

1. Ce film a suscité tellement de remous et de débats en France après sa sortie que les choses ont commencé à changer. L'EDF, par exemple, a cessé ses pratiques inhumaines.

ÇA COMMENCE AUJOURD'HUI

France 1998, 118 minutes — **Réal.:** Bertrand Tavernier — **Scén.:** Dominique Sampiero, Tiffany Tavernier, Bertrand Tavernier — **Photo:** Alain Choquart — **Mont.:** Sophie Brunet — **Mus.:** Louis Sclavis — **Son:** Michel Desrois, Gérard Lamps — **Déc.:** Thierry François — **Cost.:** Marpessa Djan — **Int.:** Philippe Torreton (Daniel Lefèvre), Maria Pitarresi (Valeria), Nadia Kaci (Samia), Françoise Bette (madame Delacourt), Christine Citti (madame Baudouin), Emmanuelle Bercot (madame Tiévaux), Didier Bezace (*l'inspecteur*) — **Prod.:** Alain Sarde, Frédéric Bourboulon — **Dist.:** Alliance Atlantis Vivafilm.



Beau parleur incapable de tisser des rapports avec les femmes